FRC3 26498

LA
PRISE DE LA BASTILLE,

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES, EN PROSE, ET MÊLÉE D'ARIETTES.

Paroles de PIERRE-MATHIEU PAREIN,

Musique de M.....

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez GIRARDIN, Libraire, dans un des Clubs Littéraires du Palais-Royal.

Chez Madame LESCLAPART, Libraire, rue du Roule, & à l'Assemblée Nationale.

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY

LETTRE D'ENVOI
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT;

SI les premiers travaux du Corps Législatif ont provoqué la destruction du despotisme, *la prise de la Bastille* est sans contredit le coup le plus terrible qui lui ait été porté. Après avoir combattu sous les murs redoutables de cette Forteresse, j'ai réfléchi que pour offrir à la postérité ce grand événement, dans tout son éclat, & conserver parmi nous l'amour de la liberté, je ne pouvois mieux faire que de le remettre en action sur la Scène, avec ses principaux accessoires.

L'exemplaire que j'ai l'honneur d'adresser à l'Assemblée Nationale remplit cet objet; je la supplie d'en agréer l'hommage.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur de la Déclaration des
Droits,

PAREIN,
Homme de Loi, & l'un des Vainqueurs de la Bastille.

Paris le Juillet, l'An 3e de la liberté.

PRÉFACE.

JALOUX de retracer, par un tableau vivant, un événement qui doit figurer avec éclat dans les faſtes de l'hiſtoire, & auquel j'ai eu le bonheur de contribuer, je confiai ma PIECE, il y a environ ſix mois, au ſieur CAMÉRANY, ſemainier du théâtre italien. Je devois croire que ſa délicateſſe ſe borneroit, comme je l'en avois prié, à en faire lecture à l'aſſemblée générale des comédiens, pour enſuite me la rendre s'ils la refuſoient. Mais par une ſingularité bien étonnante, le ſieur CAMÉRANY s'eſt permis, contre mon vœu & l'eſprit des décrets du corps légiſlatif, de colporter ma piece dans les *bureaux du maire de Paris*, où elle eſt RESTÉE PLUSIEURS JOURS POUR LUI DEMANDER SON AGRÉMENT (*).

(*) Je ſuis en état de prouver que ſi ma pièce

de confiance, il me l'a rendue, en me disant que le comité des comédiens ne l'avoit point acceptée.

Indigné d'une conduite aussi condamnable, je fis éclater mes plaintes dans les papiers publics. Une société patriotique instruite de ma réclamation, eut la générosité de députer vers les comédiens Italiens, pour leur demander compte des motifs qui avoient pu déterminer le sieur Camérany à une démarche aussi attentatoire à la liberté qu'aux droits sacrés de la propriété.

Le résultat de leur réponse fut un mensonge révoltant, dont ils ont été obligés de se rétracter par la suite; de sorte que n'ayant plus à m'opposer le prétexte même d'un refus, j'aurois pensé qu'ils se seroient rendus justice à eux-mêmes, & qu'ils auroient réparé, de leur propre mouvement, les torts dont ils se sont rendus coupables envers moi; mais comme je sais qu'une opiniâtreté

tenace, alimentée d'un peu d'ariſtocratie, les empêche de jouer ma pièce, je viens de les attaquer dans les tribunaux, où j'eſpere leur prouver combien leur conduite anti-conſtitutionnelle eſt digne de l'animadverſion générale.

Quant à ma piece, j'ai cru devoir la faire imprimer, afin de laiſſer à mes concitoyens, LES SEULS QUE JE RECONNOISSE POUR JUGES, le ſoin de décider ſi elle mérite ou non leur approbation.

PERSONNAGES.

Premier Electeur.
M. FLESSELLES, Prévôt des Marchands.
Deuxième Electeur.
M. DELAUNAY, Gouverneur de la Bastille.
Un Officier du Régiment de la Reine, Infanterie.
GUEUDIN Pere, Invalide.
Son Fils.
Premier Citoyen.
Deuxième Citoyen.
Sa Femme.
FERRAND & BECARD, Invalides.
Troisième Citoyen.
M. DEFLUE, Officier Suisse.
Quatrième Citoyen.
Mademoiselle MONSIGNY, Fille d'un Officier de l'Etat-Major de la Bastille.
Cinquième Citoyen.
Le Peuple.
Les Gardes-Françaises.
Les Invalides.
Les Petits-Suisses.
L'Etat-Major de la Bastille.

LA

LA PRISE DE LA BASTILLE,

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES ; EN PROSE, ET MÉLÉE D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place de Grève & la façade de l'Hôtel-de-Ville. Le Peuple assemblé en tumulte eſt armé de piques, haches, fusils, &c. Le tocsin sonne, l'aurore paroît, les lampions s'éteignent, & des patrouilles circulent.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER *en uniforme, du régiment de la Reine infanterie*, LE PEUPLE.

L'OFFICIER.

(*ARIETTE.*)

Aux armes ! aux armes ! aux armes !
L'ennemi vient sur nous ;
Résistons à ses coups
Sans crainte & sans alarmes.

Dans les dangers pressans
Dont le sort nous menace,
Trompons de nos tyrans
Les desseins & l'audace :
Aux armes ! aux armes ! aux armes ! &c.

De coupables soldats,
Vils instrumens du crime
Que la fureur anime,
Veulent notre trépas.

Chœur du Peuple.

Aux armes ! aux armes ! aux armes ! &c.

L'OFFICIER.

Pour sauver à jamais
Nos foyers, notre vie,
Réunissons nos traits
Contre leur troupe impie.

Chœur du Peuple.

Aux armes ! aux armes ! aux armes ! &c.

L'OFFICIER.

Oui, mes concitoyens, l'ennemi est dans nos murs ; dans deux jours, dans deux heures peut-être, Paris, la capitale du monde ne sera qu'un monceau de cendres ; j'ai vu, mes amis, j'ai vu des milliers de satellites du despotisme fondre sur nous le fer & la foudre à la main ; j'ai vu

la tête chauve d'un vieillard vénérable tomber sous les coups du chef des hussards allemands; j'ai vu les instrumens meurtriers qui doivent consommer notre ruine, les mousquets, les canons & ces grils infernaux destinés à incendier nos foyers. Nos tyrans n'épargnent rien pour nous enchaîner & pour assouvir leur rage sur un peuple opprimé qui relève enfin sa tête... Prévenons leurs forfaits; courons nous armer aux invalides; c'est là que de vastes caveaux renferment les armes qu'on doit tourner contre nous : les tours de la Bastille, jusqu'ici habitées par l'innocence, la vertu & le génie, récelent aussi des instrumens de destruction; volons à la Bastille !

LE PEUPLE.

Aux armes ! aux armes !

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS, *une lettre à la main, sortant de l'Hôtel-de-Ville.*

ARRÊTEZ ! vous courez à la mort !

Ier CITOYEN.

Osez-vous nous arrêter quand il s'agit du salut de la Patrie! donnez-nous plutôt des armes & des munitions.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Mes enfans, je suis votre ami, votre pere & très-disposé à armer vos bras; j'ai donné des ordres en conséquence; j'attends des nouvelles du Gouverneur des Invalides-vers qui j'ai député plusieurs personnes; j'ai aussi envoyé une députation au Gouverneur de la Bastille; M. le Curé de S. Paul étoit à la tête. Voici la réponse de M. Delaunay. (*Il lit.*) « Tout ce que j'ai d'armes » est au pouvoir de la Ville, & je consens à » les livrer, pourvu qu'on respecte mes ponts; le » Roi m'a donné une fortereſſe à garder, je » dois la défendre jusqu'à mon dernier soupir ».

L'OFFICIER.

Nous aurons donc des armes & de la poudre?

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Vous venez d'entendre la réponse de M. *Delaunay*.

Ier CITOYEN.

Monsieur ! nous ne sommes plus dans le tems où l'on parloit un langage équivoque : êtes-vous pour ou contre nous? Parlez clairement.

LE PREVOT DES MARCHANDS.

Mes amis, tout mon sang coule pour la Patrie, mais j'aime la prudence. Je vais conférer avec MM. les Électeurs sur les moyens de vous procurer des armes & des munitions. (*Il remonte à l'Hôtel-de-Ville.*)

L'OFFICIER.

Je parirois que cet homme est un traître.

UN HOMME DU PEUPLE.

On les punit, les traîtres ! point de grace pour les traîtres !

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, IIe CITOYEN *à la tête de la multitude armée, viennent sur la place de Grève, plusieurs tambours avec des piques & canons les accompagnent. On entend dans le lointain le bruit d'une marche triomphante.*

L'OFFICIER.

QU'ENTENDS-JE... que vois-je... du canon, des armes nous arrivent! Ah sans doute l'Hôtel des Invalides est pris!

CHŒUR DES CITOYENS *qui arrivent des Invalides.*

Français! redoublons de courage
Contre nos cruels ennemis;
Ce premier succès nous présage
Ce que peut un peuple d'amis.
(*En montrant les canons.*)
Voici de quoi nous défendre
Et bien riposter
A qui voudroit entreprendre
De nous insulter.

FAIT HISTORIQUE.

CHŒUR GÉNÉRAL DU PEUPLE.

Français! redoublons de courage. &c.

Ier CITOYEN.

Eh! comment donc êtes-vous parvenu à escalader ces larges fossés, à forcer les grilles, ces portes d'airain & ces soldats aguéris, par qui la Patrie a tant de fois triomphé?

IIe CITOYEN.

RÉCITATIF.

Nous arrivons près des remparts
A travers les plus grands hasards;
Et sans craindre l'artillerie
Qui pouvoit trancher notre vie :
Chacun de nous, au même instant,
Excité d'un zele brûlant,
S'élance, franchit la barriere,
En s'écriant d'une voix fiere :
Camarades! rendez-vous!
Obéissez! cédez tous!
La nation l'ordonne,
Elle vous environne,
Vous la voyez en nous
Dans chaque personne.
Aussi-tôt ces braves soldats,
Élevés dans l'art des combats,

Fléchissent au bruit des allarmes
Et nous abandonnent leurs armes.

LE PEUPLE.

Chantons ce jour heureux,
Consacrons-en la mémoire,
Il seconde nos vœux
Et nous prépare la victoire.

SCENE VI.

LES MÊMES PERSONNAGES, IIIe CITOYEN, *qui arrive de la Bastille.*

IIIe CITOYEN.

CAMARADES! venez à notre secours! nous sommes perdus si vous abandonnez vos freres! plusieurs de nos concitoyens qui sont dans les cours de la Bastille, ont déjà formé l'attaque du fort; déjà des brèches sont pratiquées; mais nous sommes en trop petit nombre pour vaincre la garnison qui fait feu sur nous. (*On apporte ici deux blessés.*) Voici les deux premiers martyrs de la liberté française! voyez couler leur sang,

sang, il demande vengeance! courons aux pieds des tours énormes qui vomissent le trépas : que les meurtriers qu'elles recelent périssent! qu'ils apprennent que le peuple est une hydre à cent têtes ; qu'en trancher une, c'est en faire renaître mille au même instant : mourons tous plutôt que de souffrir de pareils attentats ! mourons tous plutôt que de redevenir esclaves!

LE PEUPLE.

Oui, nous mourrons tous plutôt que de redevenir esclaves!

L'OFFICIER.

(AIR.)

Allons venger nos freres
Et volons au combat,
Contre les téméraires
Qui trahissent l'État!
Partageons tous la gloire
D'un exploit aussi beau!
Au-delà même du tombeau,
Notre nom vivra dans l'hiſtoire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Allons venger nos freres,
Et volons au combat

Contre les téméraires
Qui trahissent l'Etat!

(*Le peuple sort en marche, tambour battant, & emporte avec lui des boulets dans les mains*).

SCENE V.

SECOND CITOYEN, SA FEMME, PREMIER ÉLECTEUR.

DUO.

LA FEMME, *accourant & saisissant son mari.*

Où vas-tu, malheureux

LE MARI.

Au secours de mes freres,
Pour vaincre ou mourir avec eux!

LA FEMME.

Vois à mes pleurs, à mes prieres,
L'abîme où tu vas te plonger!

LE MARI.

Quand mon pays est en danger,

Quand l'ennemi nous environne,
Veux-tu donc que je l'abandonne ?

LA FEMME.

Si tu péris des mains des combattans,
Qui prendra soin de tes enfans ?

LE MARI.

La Patrie, oui, la Patrie,
A qui je consacre ma vie.

LA FEMME, (*à genoux.*)

A mes pleurs peux-tu résister ?

LE MARI.

Mon courage doit consulter
La France seule qui m'appelle ;
Je vole venger sa querelle !

Ensemble

LE MARI.

Laisse-moi promptement partir :
Ah ! ne combats plus mon désir !
Et sois tranquille en mon absence,
Je reviendrai combler ton espérance.

LA FEMME.

Non, je ne puis te voir partir ;
Je ne dois point y consentir :
Pour toi je tremble en ton absence ;
De te fléchir perdrai-je l'espérance ?

LE MARI.

Ma femme, que penserois-tu de moi, qu'en penseroient mes concitoyens, si j'avois la lâcheté de me cacher, tandis que tant de braves gens volent au combat? Ne me retiens pas davantage, laisse-moi partager la gloire de mes amis, de mes freres, en partageant leurs périls. Retourne auprès de nos enfans, rassure-les, calme leurs inquiétudes, dis leur, & lorsqu'ils le sauront, redis leur encore, que je vais affronter la mort pour les rendre libres. Si je péris sur la brèche, qu'on me porte tout sanglant sous leurs yeux; que mon dernier soupir soit pour eux ma derniere leçon; puissé-je alors conserver encore assez de force pour leur dire: Voyez ce sang, il coule pour la patrie! Songez, mes enfans, que celui qui circule dans vos veines doit être tout pour la liberté! Puissent mes fils me jurer de le verser pour elle, & je mourrai content!

LA FEMME.

Quel funeste préfage!... Mais... ton patriotisme m'éclaire! je rougis d'avoir retenu tes pas. Va, mon ami; reviens libre & vainqueur! (*Elle détache de son bonnet un nœud national, qu'elle attache au chapeau de son mari, après*

lui avoir arraché ſa cocarde verte, & l'avoir jettée avec dédain.) Puiſſe l'ennemi ne point s'obſtiner à répandre le ſang de ſes freres; mais s'il perſiſte dans ſa cruauté, n'épargne pas les traîtres. Si la nature n'élevoit dans mon cœur maternel ſa voix irréſiſtible, ſi tes fils encore au berceau pouvoient ſe paſſer de mes ſecours, je te ſuivrois, je combattrois, je périrois à tes côtés, en prononçant les doux noms de liberté & de patrie! (*Ils s'embraſſent.*) Adieu!

LE IIe CITOYEN.

Adieu, ma bonne amie! (*Il ſort.*)

Ier ÉLECTEUR.

Femme courageuſe! que vous retracez bien le caractere de ces héroïnes de l'antiquité, de ces célèbres amazones qui mutiloient juſqu'à leurs charmes pour combattre & pour vaincre! Ainſi *Jeanne d'Arc* au ſiege d'Orléans, & *Jeanne Hachet* au ſiege de Beauvais, déployerent, pour l'honneur de leur ſiecle & le ſalut de leur pays, le courage le plus intrépide. Allez, allez remplir les devoirs de la maternité, vous venez de vous acquitter de ceux de citoyenne. (*La femme ſort.*

SCENE SIXIEME.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS, PREMIER ÉLECTEUR.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

JE vous cherchois.

Ier ÉLECTEUR.

Qu'avez-vous à me dire ?

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Parlons de l'insurrection du peuple.

Ier ÉLECTEUR.

Ce n'est pas l'instant de parler, il faut agir.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Qu'entendez-vous par-là ?

Ier ÉLECTEUR.

Qu'il faut non-seulement nous tenir sur nos gardes, mais repousser loin de nos murs les

ſatellites du deſpotiſme qui enveloppent la capitale ; qu'il faut aſſurer la liberté de l'aſſemblée nationale, dont les ſuffrages ſont enchaînés à l'aſpect de cette ſoldateſque étrangere ; qu'il faut enfin préparer, conſolider la félicité de la premiere nation de l'univers, faire refleurir les arts, l'agriculture, le commerce & l'heureuſe égalité dans un grand empire, ou périr ſous ſes ruines.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

L'entrepriſe eſt difficile. Croyez-vous fonder un empire libre chez un peuple corrompu par ſon luxe, par la légereté de ſes mœurs, de ſon caractere, & abruti par quinze ſiecles d'eſclavage ! Ah ! ayez une autre opinion des Français ; des richeſſes & des fers, voilà ſon unique vœu. Si le haſard faiſoit qu'il ſecouât le joug contre lequel il murmure aujourd'hui, vous le verriez demain demander un nouveau maître. Penſez-vous valoir mieux que les Romains ? Eh bien ! Ce peuple guerrier ne dicta ſes loix à l'univers que pour gémir bientôt ſous le ſceptre de fer des *Tarquin*, des *Céſar* & du *Triumvirat*. Laiſſez, laiſſez au peuple ſon repos léthargique ; ſi vous l'éveillez, c'eſt pour le perdre.

Ier ÉLECTEUR.

Vous vous imaginez donc qu'il n'eſt pas une

époque où l'amour de la liberté élève l'ame d'un peuple opprimé ? Quand un gouvernement tombe en décadence, que les paſſions y étouffent les loix, la juſtice, l'équité; quand les eſprits ſont pervertis par l'avarice ou par la prodigalité & le luxe, & ne s'y occupent que de la recherche des voluptés; que l'argent eſt plus précieux que la vertu; que tout le corps politique énervé par tant de vices, ne peut plus ſe rapprocher de la nature, l'état devient alors ou la proie d'un ennemi étranger ou la conquête d'un peuple libre. L'émulation naît entre les citoyens; les intérêts particuliers ſont bientôt ſacrifiés à l'intérêt public : alors s'élève une magiſtrature nouvelle; des *Lycurgues*, des *Platons* conjurent contre les vices des tyrans, leur font une ſainte violence, & les rendent juſtes & heureux malgré eux-mêmes : le trône d'airain du deſpote eſt miné dans ſes fondemens, il s'ébranle, il tombe, & la nation régénérée qui le renverſe, élève ſur ſes débris profanes l'étendard auguſte de la liberté.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Voilà de bien belles phraſes. Il eſt vrai que vous avez dévaſté l'arſenal des invalides, que les habitans des fauxbourgs volent à la rencontre de

de l'ennemi, dont ils se promettent de triompher; mais quelles mains savantes dirigeront leurs coups? N'y auroit-il aucune différence entre manier les armes & des outils mécaniques? Qui a disciplin', exercé vos concitoyens? qui leur a fait un devoir de mourir ou de vaincre? qui leur enseigna que la fuite est un opprobre?

Ier ÉLECTEUR.

L'amour de la liberté! C'est lui qui forma tous les peuples dans le métier terrible de la guerre. Vous venez de citer les Romains: avez-vous oublié que cette nation, maîtresse du monde, n'étoit rien dans l'origine, & que les Français forment en ce moment un peuple innombrable de freres? avez-vous oublié avec quel courage les braves Parisiens repoussèrent ces peuples barbares qui vinrent du Nord attaquer la France & la capitale? Apprenez que ces Parisiens sont encore les mêmes, & qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres. Croyez-moi, un peuple est toujours assez savant dans cet art lorsqu'il est brave; & il est toujours brave, toujours invincible, lorsqu'il combat pour la liberté.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS.

Mais songez-donc à quel horrible massacre vous

exposez les Parisiens en les envoyant attaquer 80 mille hommes endurcis dans les combats, expérimentés dans la tactique et qui brûlent de signaler leur courage ; voyez à quel dangers vous exposez leurs femmes, leurs enfans....

PREMIER ÉLECTEUR.

Ils étoient citoyens avant d'être époux & peres : ils doivent préférer la ruine de leurs familles à celles de la Patrie ; pour moi j'ai quitté ce matin ma femme en lui faisant mes derniers adieux ; je sais que si la perfidie des Ministres triomphe, j'aurai ce soir la tête tranchée, mais je n'en resterai pas moins fidele à mon poste : mes freres ont daigné m'honorer de leurs choix pour les commander, je ne vois plus l'échafaud, je contemple la gloire & mon devoir.

LE PRÉVOT DES MARCHANDS, *à part.*

Cet homme me déconcerte ; le peuple semble enfin connoître & ses droits & sa force ; au reste d'ici à 24 heures nous verrons, nous verrons.....

(*Il sort.*)

PREMIER ÉLECTEUR.

Ce vil agent du despotisme cherche envain

à nous insinuer ses principes pervers ; il n'eſt plus tems de corrompre par la séduction, ni d'intimider par la crainte. Le moment du réveil eſt arrivé et le peuple sorti de sa stupeur, est résolu de ne plus souffrir. Mais...tout mon sang bouillonne lorsque je pense au péril sans nombre auquel s'exposent en ce moment les intrépides citoyens qui attaquent la Baſtile ! que peuvent leurs efforts réunis sur ces remparts formidables contre lesquels ſe briserent les forces de *Henri-le-Grand*, de *Turenne* & de deux armées qui n'avoient jamais cessé de vaincre ; cependant ne désespérons point, le patriotisme est un grand maître à la guerre. Eh ! quels succès ne doivent pas se promettre des hommes qui entreprennent de briſer les chaînes de la tyrannie, pour établir le regne de la juſtice et de la félicité publique !

(ARIETTE.)

O ma chere Patrie,
Enflamme tes enfans,
Et que ton bienfaisant génie
Veille sur eux en ces momens !
O France ! ô ma Patrie !
Veille sur tes enfans !
Que leur intrépide courage
Terrasse enfin la rage
De nos fiers ennemis,

Jusques dans nos murs réunis ;
Et que de la victoire
Il remporte la gloire.

O ma chere Patrie ! &c.

ACTE II.

La scène représente l'extérieur de la Bastille ; au haut des tours on voit la mèche du canon allumée & des Invalides en sentinelle ; un petit nombre de citoyens sont postés aux lucarnes pratiquées sur le chemin des rondes. Un autre peloton de citoyens devant le premier pont, cour des Fontaines, paroît menacer d'employer la violence contre le Gouverneur s'il continue à tirer sur eux : quelques personnes du peuple ont déjà pénétré dans les casernes des Invalides, s'y sont emparées de quelques fusils, de plusieurs drapeaux, & viennent se ranger en tumulte sous les murs de la cour des Fontaines. Le tocsin sonne comme au premier Acte, & cesse au bout de quelques minutes.

SCENE PREMIERE.

QUATRIEME CITOYEN, LE PEUPLE.

QUATRIEME CITOYEN, *postant tous les fusiliers soit aux brèches, chemin des rondes, soit le long des casernes des invalides.*

CAMARADES ! déployons toutes nos forces : nous sommes peu nombreux, il est vrai, mais

notre courage suppléera à ce qui nous manque d'hommes ; ne perdons point espérance ; sans doute que celui de nos freres d'armes qui s'eſt détaché pour avertir nos concitoyens du danger que nous courons reviendra avec du renfort ; quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'il y ait un seul d'entre nous qui ne préfere mille fois la mort à l'état de servitude où nous avoient reduits nos tyrans. Le flambeau de la raison nous éclaire ; nous savons maintenant que nous sommes des hommes ; que nous avons créé nos chefs qui se sont qualifiés de Rois, non pour nous opprimer, mais pour nous protéger et nous défendre ; dès qu'ils ont cessé d'honorer le trône, ils doivent en descendre ; la nation alors reprend ses droits et se donne les lois qui conviennent à son caractere et à ses mœurs ; à ce respect servile & machinal qu'elle avoit pour le pouvoir arbitraire a succédé l'amour inné de la liberté long-tems assoupi dans les cœurs : le Français la reconnoît enfin cette divine liberté pour le premier don du ciel, pour le premier germe de la vertu et de la félicité ; et c'est pour la conquérir que nous sommes ici sous les armes !

(ARIETTE.)

Par des écrivains célebres
Nos tyrans sont combattus,
Ils dissipent les ténébres,

Déjà nos droits sont connus ;
La nation souveraine,
Par des sages de son choix,
A l'oppresseur qui l'enchaîne
Veut enfin dicter ses loix.

En vain ces tours sourcilleuses
Nous menacent du trépas,
Soldats, vos mains valeureuses
Ne nous épouvantent pas ;
L'innocence, la justice,
Et la raison sont pour nous ;
Que le despote frémisse,
Il va tomber sous nos coups.

Vous allez voir la victoire
Parer nos fronts de lauriers ;
Allons, volons à la gloire !
Quel moment pour des guerriers !
Si votre noble courage
S'abandonnoit à l'effroi,
Amis, au sein du carnage,
Tournez vos regards sur moi.

A-t-on jamais combattu pour une si belle cause ? Ce n'eſt point ici une armée stipendiée pour disputer à l'ennemi, la flamme à la main, une ville, une province ; c'eſt un peuple opprimé qui ressaisit ses droits usurpés sur ses peres par la tyrannie. *Vaincre ou mourir* sera toujours la devise de ce peuple. (*Ici on entend un coup de canon.*)

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; *un groupe de femmes éplorées traverse la cour ayant les cheveux épars, les unes emportent leurs enfans, les autres élevent leurs mains aux cieux.*

LE GROUPE DE FEMMES.

COURONS & sauvons-nous,
La mort nous environne;
Ah! nous périssons tous!
L'espoir nous abandonne.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; UN AUTRE GROUPE DE FEMMES.

LE SECOND GROUPE DE FEMMES.

Où nous cacher? où fuir?
Qu'allons nous devenir?
Nous avons tout à craindre;
Que nous sommes à plaindre!

Les

LES DEUX GROUPES.

ENSEMBLE.

O Dieu! protege nos enfans,
Nos époux, notre asyle;
Par toi seul cette ville
Pourra triompher des méchans!

SCENE IV.

LES ACTEUS PRECÉDENS, PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE *appercevant* Mlle MONSIGNY *parmi les deux Groupes de femmes, la prennent pour la fille du Gouverneur : ils sortent des coulisses en courant après elle; ils la saisissent, et veulent l'immoler à leur vengeance.*

TRIO.

PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE.

ARRÊTEZ là, c'est elle-même,
C'est la fille du gouverneur.

Mlle. MONSIGNY.

Ma surprise est extrême!
Vous êtes dans l'erreur.

UN HOMME DU PEUPLE.

Oui c'eſt elle : Oui c'est elle :
C'est la fille du gouverneur.

Mlle. MONSIGNY.

O méprise cruelle !
Tu fais tout mon malheur.

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Hé bien, si son pere est un traître,
Faisons-la mourir à ses yeux.

Mlle. MONSIGNY.

Daignez, daignez me reconnoître.
Le sang qui m'a fait naître,
J'en jure à la face des cieux,
N'est point celui du traître
Qui vous eſt odieux.

(*Ici une partie du peuple ſe détache pour former une eſpece de bûcher auquel il met le feu.*)

UN HOMME DU PEUPLE, *en parlant du gouverneur & montrant la Baſtille.*

Le barbare expiera son crime.
(*S'adressant à Mademoiselle Monſigni*)
Sois notre premiere victime.

Mlle. MONSIGNY.

De grace, calmez-vous !
J'embrasse vos genoux !

PLUSIEURS PERSONNES DU PEUPLE.

Non, point de grace! point de grace!
Dans ce feu faiſons-là périr!

Mlle MONSIGNY.

Dans mon cœur tout mon ſang ſe glace!
Mes pleurs devroient vous attendrir!

(*Le peuple fait un mouvement pour jetter Mademoiſelle Monſigny dans le bûcher; elle pouſse un cri.*

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CINQUIEME CITOYEN, *au ſecours de mademoiſelle Monsigny.*

Que faites-vous, téméraires?
Réprimez vos ſens agités:
De vos ames ſanguinaires
Eloignez ces atrocités!
Voulez-vous ſouiller votre gloire
Par une action auſſi noire?
Rougiſſez de pareils excès!
N'êtes-vous pas Français?

PLUSIEURS VOIX DU PEUPLE.

Le tranſport qui nous anime
Eſt beaucoup trop légitime.

LE CINQUIEME CITOYEN.

Vous me faites friſſonner!
Rien ne peut vous excuſer.

LE PEUPLE.

Son pere eſt notre meurtrier;
Qu'elle expire ſans différer!

LE CINQUIEME CITOYEN.

Tournez ſur lui votre vengeance,
Mais reſpectez l'innocence:
Donnez-moi plutôt le trépas
Que de l'arracher de mes bras.

ENSEMBLE.

LE PEUPLE.	Mlle MONSIGNY.	LE 5e CITOYEN.
Point de grace! point de grace!	Dans mon cœur tout mon ſang ſe glace!	Aux effets de votre audace,
Dans ce feu faiſons-la périr!	Amis laiſſez-vous attendrir!	Moi je prétends la ravir.

(*Il l'entraîne.*)

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS (*excepté les deux groupes de femmes &* LE CINQUIEME CITOYEN *qui a arraché mademoiselle Monsigny des mains du peuple.*)

PANTOMIME.

UN citoyen, en garçon charron, à l'aide d'un homme en habit de marinier, monte sur les baraques du pont de l'avancée, saute dans l'intérieur, & fait baisser le petit pont, en en décrochant les chaînes : il brise ensuite les verroux de la bascule du grand pont avec une hache que le peuple lui fait passer par la grille de la porte du petit pont : les verroux étant brisés, le contre-coup de la chûte du grand pont fait casser les chaînes & tomber la bascule : le grand pont en tombant blesse plusieurs citoyens ; le peuple enfonce ensuite les portes du grand pont : pendant ce tems un autre citoyen monte aussi sur les barraques pour aller au premier pont ; mais il tombe en dedans d'un coup de feu qu'il reçoit de la garnison, ainsi que plusieurs autres citoyens qui sont devant le pont, dans la cour des Fontaines. Le peuple entre dans la cour du gouvernement, & l'on voit la herse du pont ainsi tombée X, *& à travers laquelle le peuple passe ; alors on apperçoit les invalides sur le haut des tours mettre*

la croſſe de leurs fuſils en l'air, & faire ſigne au peuple avec leurs chapeaux, comme pour l'attirer vers le dernier pont; tout-à-coup il ſe fait une décharge de mouſqueterie & de pluſieurs coups de canon du haut des tours. Les citoyens, après avoir ripoſté, ſe retirent dans le gouvernement, ſous la porte de bois & aux environs, pour ſe garantir du feu de la garniſon.

SCENE VII.

Le peuple ayant à ſa tête, ſavoir, les gardes-françaises, un citoyen & un grenadier des gardes, un fort détachement, l'officier en uniforme du régiment de la reine, & un 3e. peloton, un autre citoyen arrive au bruit des tambours, battant le pas redoublé; un citoyen eſt au milieu avec un drapeau, l'artillerie les accompagne; le tocsin sonne encore pendant deux ou trois minutes & ceſſe pour toujours.

L'OFFICIER du régiment de la reine.

ALTE; attention; front; alignement. Camarades! voici le moment qui va décider du ſalut de la France; la deſtinée de ce vaſte empire eſt dans vos mains; mais un grand malheur nous menace: nous allons être obligés de verſer le ſang frau-

çais! Que dis-je, le ſang français! ſeroient-ils dignes de ce nom auguſte, les ſatellites de cette forteresſe qui auroient la lâcheté de nous combattre? Souvenez-vous du mot du *grand Frédéric:* Qu'on me donne, diſoit ce héros, une armée de français, & je ſerai invincible! C'eſt aſſez vous dire qu'il faut emporter la citadelle ou périr ſur la brèche! *Alors il diviſe ſa troupe par Pelotons, afin de former l'attaque.*

SCENE VIII.

GUEUDIN, *fils d'un invalide qui eſt dans la Baſtille*, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

DUO.

GUEUDIN, *fils*..

Mon père! mon vertueux pere!
Si les accens de ma douleur
Se font entendre de ton cœur;
Au nom de ma mourante mere,
Au nom du plus tendre des fils
Sois ſenſible, hélas! à nos cris!
Prends pitié de nos miſeres!
Ne maſſacre point tes freres!

Je me jette à tes genoux !
Ceſſe de diriger ſur nous
Tes coups.
Ne trahis point ta patrie !
C'eſt ton fils qui t'en convie.

SCENE IX.

GUEUDIN *pere*, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

GUEUDIN *pere*, *au haut des tours.*

QUELS cris plaintifs ai-je entendus !
Tous mes ſens en ſont émus !
O ciel ! c'eſt mon fils !

LE FILS.

Mon pere !

LE PERE.

Retire-toi, malheureux !
Fuis au plutôt de ces lieux !
Va, cours conſoler ta mere ;
J'ai bien aſſez de mes malheurs
Sans te voir répandre des pleurs.

LE FILS.

Ayez pitié de nos miſeres !
Ne maſſacrez point vos freres.

LE PERE.

Retire-toi malheureux !
Fuis au plutôt de ces lieux !

LE FILS.

Pourquoi chercher à vous défendre ?
N'eſt-il pas plus beau de vous rendre ?

LE PERE.

Non : mon devoir eſt d'obéir ;
Un ſoldat doit ſavoir mourir !

LE FILS.

Reſpectez votre Patrie,
Votre fils vous en convie !

LE PERE.

Fuyez, amis, fuyez tous !
On va faire feu ſur vous.

ENSEMBLE.

LE PERE.	LE FILS.	UN HOMME DU PEUPLE.
Hélas pour moi quel ſup plice !	Pour ma mere quel ſupplice !	A nos vœux qu'il obéiſſe
Toujours de nouveaux tourmens !	De vous voir en ces momens	Ou qu'il tremble en ces momens !
Ah ! plutôt que je périſſe	Par délire ou par caprice	Que ſous nos coups il périſſe
Que d'égorger mes enfans !	Aſſaſſiner vos enfans !	S'il fait feu ſur ſes enfans.

SCÈNE II.

LES MÊMES, QUATRE DÉPUTÉS DE LA VILLE, *à la tête desquels est un Électeur. Un Citoyen tient un mouchoir blanc au bout d'une pique en forme de drapeau. Une marche militaire se fait entendre jusqu'au pied de la forteresse; le tambour roule & donne le signal de la députation.*

L'ÉLECTEUR, *couvert & en habit noir.*

PAR la Commune de Paris: Le Gouverneur du Château de la Bastille est averti, que les Electeurs légalement assemblés, le somment de livrer au peuple alarmé l'entrée & la garde du fort, & de cesser toute action hostile: ils attendent cette preuve de civisme de la part de M. Delaunay. (*On agite le drapeau*) voici le signe de la paix & de la Confraternité. Je suis autorisé à donner à la Garnison la parole d'honneur de tous ces braves gens, qu'on ne commettra sur elle aucune violence, si elle veut se rendre au vœu universel.

LE GOUVERNEUR, *au haut des tours.*

Soldats, feu sur ces séditieux.

(*Une décharge d'artillerie du haut des tours.*)

L'ÉLECTEUR.

O comble de perfidie! O trahiſon horrible!

(AIR.)

Braves ſoldats! Concitoyens!
N'épargnons plus nos lâches aſſaſſins!
Entendez-vous votre Patrie
Qui d'une voix terrible crie :
François! Sauvez-vous! Sauvez-moi!
Le péril vous en fait la Loi.
Attaquez ces tours infernales!
Briſez-en les chaînes fatales!
Et qu'elles tombent ſous vos coups
En dépit des tyrans jaloux!
Faites pleuvoir ſur ces murailles
Le plomb, le fer, le feu, la mort!
Que le puiſſant Dieu des batailles
Seconde ce ſublime effort!
Que le déſeſpoir & la rage,
Le ſang, la terreur, le carnage
précédent & ſuivent vos pas
Au milieu de tous les combats!
Allez, & que votre vaillance
Décide du ſort de la France!

CHŒUR DU PEUPLE.

Attaquons ces tours infernales! &c.

Ici on apporte deux voitures de paille auxquelles

on met le feu, ainsi qu'au Gouvernement; le combat se donne de part & d'autre, & l'on voit le peuple passer les pièces de canon à travers la herse du premier pont, toujours ainsi figurée, X, pour les placer dans la cour du Gouvernement, & vis-à-vis le dernier pont.

Pendant ce tems on bat la charge: après le combat, la trompette guerrière se fait entendre, et la musique exprime les plaintes des mourans & des blessés.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Baſtille; on voit l'Etat-Major de la forteresse; la garnison composée d'invalides & d'un détachement de Suisses Salis samade *est rangée en bataille & repose sur ses armes. Trois pièces de canon, avec leurs mèches allumées, sont placées en face du Pont-Levi. A côté sont des boulets en piles.*

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, M. DEFLUE, *Officier Suisse*, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR.

VOUS voyez, *M. Deflue,* à quel point d'égarement ont conduit le peuple nos politiques profonds, nos doctes Publiciſtes, ces génies ſupérieurs qui croyent avoir tout dit quand ils ont prononcé les grands mots *d'égalité, de Liberté*; ils ont cru enfanter des Citoyens, ils n'ont pro-

duit que des séditieux : on diroit que les Etats-Généraux sont d'accord avec nous, en soulevant cette canaille & la livrant à nos coups pour l'éteindre ; car c'est le bas peuple seul que doit redouter un Gouvernement monarchique : l'insurrection a toujours son origine dans les fauxbourgs & dans les campagnes ; aussi les grands Ministres ont-ils pensé, sans cesse, avec raison, qu'il falloit tenir le peuple en haleine, & le faire ramper dans la poussiere.

M. DE FLUE.

M. le Marquis, daignez m'en croire : les ressorts d'une telle politique sont usés ; l'ignorance est bannie de cet horison ; instruit par ses malheurs, ce peuple pensant reprend la fierté naturelle à l'homme : du déclin de cet empire je prévois qu'il va naître un nouvel ordre de choses ; c'est ainsi que les extrêmes se touchent : la crise où nous sommes me paroît terrible ; comment nous en tirerons-nous !

LE GOUVERNEUR.

Ha ! voilà la question de tous les gens qui ne connoissent point nos moyens de défense : ignorez-vous que nous avons quatre-vingt mille hommes armés jusques aux dents, contre une poignée

d'hommes, pour ainſi dire, ſans armes? eh! qui oſera marcher contre cette nuée de ſoldats aguéris, impatiens de ſignaler leur bravoure? ſera-ce une horde de ſéditieux qu'un ſeul coup de canon va diſſiper?

M. DEFLUE.

Prenez-garde, Monſieur le Marquis, vous avez trop de confiance dans vos troupes, & trop peu de méfiance de ce que peut un peuple révolté, lorſque la voix de la Liberté ſe fait entendre? ignorez-vous que le Régiment des Gardes a mis bas les armes à Verſailles? dès que des troupes ont refuſé de combattre leur Patrie, elles ſont prêtes à la défendre.

LE GOUVERNEUR.

Quand vous ſaurez le ſecret de l'Etat, vous changerez de langage: apprenez-donc quelles ſont nos forces & les ſavantes combinaiſons du Général célèbre, qui commande l'armée royale; d'abord elle eſt formidable, & le ſoldat n'eſt point inſtruit de la cauſe de ces mouvemens; diſperſée à quatre lieues de rayons de la capitale, campée *au Champ de Mars*, *à Verſailles*, *à Rambouillet*, *à Saint-Germain*, *à Saint-Denis*,

à Corbeil, à Lonjumeau, elle forme un cordon, qui, au premier signal se resserrera sur *Paris*; alors de fortes bateries seront placées à *Montmartre, à Vincennes, à Villejuif* pour tenir en respect tous les Parisiens, tandis qu'on *licenciera vos valeureux Gardes-Françoises*, qu'on dissoudra les Etats-Généraux, & qu'on forcera le Roi de rentrer dans tous ses droits; car, ce Monarque ne sait rien de tous ces préparatifs; &, sous prétexte de le servir, on le trompe sur l'objet du rassemblement des troupes, on lui rend odieux son peuple, on le lui présente comme voulant usurper son autorité, attenter même à ses jours.

M. DEFLUE.

Telle est donc la destinée des Princes, de n'avoir pas un seul ami qui les éclaire.

LE GOUVERNEUR.

Ce Prince n'est pour rien dans les ordres qui nous sont donnés; ils nous viennent d'un comité secret tenu à *Marly* par les plus zélés amis de la Monarchie; rien ne transpire de ce qui s'y délibère; ce n'est qu'au moment qu'il faudra vaincre, que l'armée sera instruite de nos desseins. Que voulez-vous que puisse, qu'entreprenne le peuple

ple contre tant de forces réunies ? Il n'aura point d'armes en assez grande quantité. J'ai la parole d'honneur du Prévôt des Marchands qui n'a distribué hier qu'une centaine de mauvais fusils ; le reste de son arsénal est à l'abri du pillage, & il doit amuser le peuple par des promesses & temporiser ; quant à l'hôtel des Invalides quarante mille armes à feu y sont récélées dans des caveaux impénétrables & absolument inconnus.

M. DEFLUE.

Je vois que vous avez su parer l'explosion & que tout rentrera dans l'ordre.... (*Ici le bruit de l'artillerie du peuple se fait entendre.*) Mais le nombre des assaillans s'augmente, sans doute : M. le gouverneur, nous sommes bien foibles pour résister....

LE GOUVERNEUR.

Ne vous inquiétez pas. Laissez ces insensés user envain leur plomb & leur poudre contre les murs inaccessibles de la forteresse ; ce soir, vers minuit, j'attends du Champ de mars un renfort considérable. J'ai conseillé au *baron de Bezenval* de choisir dans le camp les étrangers les plus déterminés & les moins susceptibles de cette

pitié puſillanime qui ne doit jamais entrer dans le cœur du ſoldat. Le ſoldat n'a point de patrie ni de parens ; il ne doit connoître que les ordres de ſes ſupérieurs.

M. DEFLUE.

Soit. Mais en attendant que ce renfort nous arrive, je vais viſiter les poſtes & reconnoître la poſition des aſſiégeans. (*Il ſort.*)

SCENE II.

LE GOUVERNEUR, SOLDATS *en ordre de bataille, repoſés ſur leurs armes.*

LE GOUVERNEUR.

DÉFENSEURS de l'état, voici le moment de prouver votre zèle au roi ; des ſéditieux prétendent faire évacuer une fortereſſe dont la garde vous eſt confiée par ſa majeſté. Je compte ſur votre courage & votre obéiſſance ; s'il étoit parmi vous un lâche, ſi un ſeul d'entre vous refuſoit de combattre, qu'il s'attende à périr de ma propre main.

SCENE III.

GUEUDIN & BÉCART, *invalides*, LE GOUVERNEUR.

LES DEUX INVALIDES.

QU'IL nous ſoit permis de vous repréſenter....

TRIO.

LE GOUVERNEUR.

Allons, allons, je veux qu'on m'obéiſſe,
Qu'on repouſſe & qu'on puniſſe
Ce peuple révolté.

LES DEUX INVALIDES.

(*à part.*) Quelle témérité!...
(*haut.*) Ah! Soyez moins ſévere!

LE GOUVERNEUR.

Redoutez ma colere!

LES DEUX INVALIDES.

Pourquoi vous aveugler,
Quand pour nous accabler

Tout le peuple lui-même
Appésantit sur nous
Le poids de son courroux?

LE GOUVERNEUR.

De sa fureur extrême
Je brave ici les coups.

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR.

En vain elle s'épuise
Sous les murs de ce fort;
Je veux qu'elle conduise
Ces mutins à la mort.

LES DEUX INVALIDES.

Craignez qu'il ne détruise
Les remparts de ce fort;
Vous voyez qu'il aiguise
Tous les traits de la mort.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

Je veux qu'à leur audace,
A leur fureur on mette un frein.

LES DEUX INVALIDES.

Dispensez nous, de grâce,
De souiller notre main!
Et soyez plus avare
D'un sang si précieux
Qu'un ordre trop barbare
Fait couler en ces lieux.

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR. LES DEUX INVALIDES.

Allons, allons, je veux qu'on m'obéiſſe,
Qu'on repouſſe & qu'on puniſſe
Ce peuple révolté.

Hélas ! hélas ! vouloir qu'on obéiſſe,
Et que vos freres on puniſſe,
Quelle inhumanité !

SCENE IV.

M. DEFLUE, LE GOUVERNEUR, SOLDATS *toujours appuyés sur leurs armes.*

M. DEFLUE.

AUX armes ! aux armes ! (*placé sur l'avant-ſcène, il dit au gouverneur*) En viſitant mes postes j'ai obſervé la marche du peuple ; je crains ſa fureur, le nombre en eſt effrayant, & tous les citoyens ont des armes & des munitions ; déjà le premier pont-levis eſt renverſé ; les aſſiégeans ſont campés dans la cour du gouvernemunt auquel ils ont mis le feu ; au milieu du bruit des mouſquets & de l'artillerie, des cris de rage ſe font entendre : *vivre libre ou mourrir*, ſont les ſeuls

mots de ralliement. Il n'eſt pas un des combattans qui ne repete ces paroles ; il n'eſt pas une des victimes du patriotiſme qui, en expirant ne s'écrie : *mourir ou vivre libre* !

LE GOUVERNEUR.

Ce ſeroit peu, ſans doute, ſi j'avois de braves gens à leur oppoſer ; mais apprenez un nouveau malheur ; ces guerriers vieillis dans les combats & tant de fois couronnés par les mains de la victoire, mes ſoldats m'abandonnent. Ils viennent me parler d'humanité, de parens, de patrie, au moment où la valeur ſeule eſt néceſſaire. Voyez, je vous prie, quelles ſont les diſpoſitions du détachement que vous commandez.

M. DEFLUE.

Vous m'étonnez.. Mais il eſt un moyen de leur donner du courage : plaçons-les en avant, s'ils refuſent de combattre, nous ferons feu ſur eux ; quant à moi, je ſuis ſûr de mes ſoldats. (*Il s'approche des Suisses & leur dit :*)

(AIR.)

Intrépides Guerriers
Vous qui dans le champ de la gloire
Moiſſonnâtes les Lauriers
Sur les aîles de la victoire,

Secondez nos fermes projets
Contre ce peuple rébelle ;
C'eſt de votre zèle
Que dépendent nos ſuccès :
Jurez donc de combattre
Et de vaincre ou mourir.

LES SUISSES.

Nous jurons de combattre
Et de vaincre ou mourir.

(*Ici ſe livrera un combat de part & d'autre, & l'on verra tomber une bombe dans l'intérieur de la Baſtille.*)

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, M. DEFLUE, *Officier Suisse*, SOLDATS.

LE GOUVERNEUR.

M. DEFLUE, cette multitude commence à m'allarmer ; je crains de ne pouvoir attendre le renfort du champ de Mars ; il faut que le prévôt des marchands ait trahi ſa parole, ou que l'hôtel des invalides ait été ouvert au peuple, qui a plus d'armes qu'il ne lui en faut pour faire ici

le plus grand ravage. Cependant, je ne me rendrai point, j'aime mieux me faire sauter.

M. DE FLUE, *Officier Suisse.*

Gardez-vous bien de ce malheur ; la secousse seroit désastreuse pour toute la capitale. La forteresse entraîneroit dans sa chûte le faubourg & la moitié de la ville. Proposons plutôt une capitulation au peuple.

LE GOUVERNEUR.

J'adopte votre avis : écrivez (*L'Officier Suisse prend la plume & écrit.*) « Nous avons vingt milliers de poudre : nous allons faire sauter la garnison & le quartier si vous n'acceptez la capitulation ». (*Delaunay signe.*) Allez, portez la capitulation au peuple. (*L'Officier Suisse s'approche du pont & fait passer la capitulation aux assiégeans.*)

LE GOUVERNEUR *à un bas-officier invalide.*

Qu'on arbore le drapeau blanc sur les tours, que le tambour batte le rappel & que le feu cesse.

LE GOUVERNEUR. (*seul & pensif.*)

Cette insurrection est plus sérieuse, plus universelle

ſelle que ne le comportoit le caractere national. Un ſeul jour peut bien changer un homme ; mais pour transformer une nation entiere, pour faire d'un peuple d'eſclaves une armée redoutable au deſpotiſme, pour briſer des fers que la ſucceſſion des ſiecles n'avoit fait qu'appéſantir ; je ne puis diſſimuler que cela me ſurpaſſe. Oui, je commence à le croire, le peuple eſt las de ſouffrir, il eſt las de ſe plaindre en vain. Ces attroupemens ſont les convulſions du déſeſpoir : la criſe en eſt à craindre. Quoique par état je ſois obligé de prêter mon miniſtere à l'oppreſſion, je ſens que les efforts du peuple ſont pardonnables ; je ſerois pour lui ſi je le commandois ; mais j'ai fait ſerment au roi de lui reſter fidele, & je veux mourrir en le ſervant.

SCENE VI.

M. DEFLUE, *Officier ſuiſſe*, LE GOUVERNEUR.

L'OFFICIER SUISSE.

LE peuple a reçu & lu la capitulation ; il ne veut rien entendre ; il s'acharne contre nous plus

que jamais ; il demande à hauts cris qu'on lui livre le fort, & nous menace de passer la garnison au fil de l'épée si elle refuse de se rendre.

LE GOUVERNEUR.

Nous rendre ! Savent-ils que nous sommes des soldats, & que de véritables guerriers ne se rendent jamais ?

L'OFFICIER SUISSE.

Mais songez donc qu'ils vont entrer & qu'ils attaquent les ponts avec fureur.....

LE GOUVERNEUR.

Hé bien ! donnez-moi cette mèche, & sachons en mourant mériter la victoire ! (*Il prend une des trois mèches qui sont proche les trois pieces de canon, & court à la Sainte-Barbe pour y mettre le feu.*

BECART & FERRAND, Invalides, lui présentent la bayonnette pour l'en empêcher : Plusieurs de leurs camarades sautent sur lui & lui arrachent la mèche en disant : QU'ALLEZ-VOUS FAIRE, MALHEUREUX ?

Ici le combat devient plus vif que jamais de la part des assiégeans, les Ponts tombent, le peuple crie en tumulte : VICTOIRE ! VICTOIRE ! *la musique exprime la chute des Ponts & un cri de joie générale du peuple qui se fait entendre dans les environs de la Bastille.*

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; *Cinq Citoyens & un Grenadier des Gardes entrent les premiers dans le Fort.*

UN DES CINQ CITOYENS *saisit le Gouverneur.*

TRAITRE! tu viens d'assassiner tes freres! Camarades! entraînons-le à l'Hôtel-de-Ville devant les Électeurs, pour lui faire rendre compte de son infame trahison. (*Le Gouverneur tire un poignard pour s'en percer, mais on l'en empêche & il disparoît avec les cinq citoyens qui sont entrés les premiers dans le fort.*)

SCENE VIII.

Le peuple avec les Gardes-Françaises se précipite en foule dans la forteresse; ils se saisissent des assiégés qui sont rangés sur deux Ailes, les invalides à droite, les suisses à gauche. On retourne leurs habits en signe de captivité. Dans le fond du Théâtre on voit le

fils de l'Invalide GUEUDIN, *qui couvre son pere d'un habit bourgeois pour le dérober à la rage du peuple. On voit auſſi quelques citoyens qui veulent tuer pluſieurs des aſſiégés.*

UN DES GARDES FRANÇAISES.

MES amis ! mes camarades ! ne ſouillons point notre victoire en faiſant couler le ſang de ces vieillards qui ſont nos peres, croyez-moi, faiſons-leur grace à tous.

LE PEUPLE.

Oui, grace ! grace aux vaincus ! embraſſons nos freres.

(*Ici les aſſiégeans embraſſent les aſſiégés.*)

GUEUDIN PERE, INVALIDE.

(ARIETTE.)

Lorſque la victoire vous donne
Sur nous tout pouvoir en ce jour,
Vaincre & pardonner tour-à-tour,
C'eſt mériter double couronne.

A l'aſpect de tant de bienfaits,
Comment de la reconnoiſſance

Acquitter le devoir immense?
C'est en vous disant: ô Français!

CHŒUR DES VAINCUS.

Lorsque la victoire vous donne &c.

(*Pendant qu'on chante cette Ariette, une partie du peuple entre dans les cachots & monte sur les Tours, où l'on verra un grenadier des Gardes-françaises assis sur une pièce de canon & qui met son bonnet de Grenadier au bout de son sabre pour annoncer la victoire au peuple.*

SCENE IX ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS & LES PRISONNIERS D'ÉTAT ET DE GUERRE.

Ici on entend casser les vitres, briser les portes & les chaînes des prisonniers. On voit tomber une grêle de livres, de papiers, de cartons, &c. On sort les barils de poudre & de vin des caves & des cachots; en un mot, la forteresse est au pillage. Le peuple sort des cachots avec des flambeaux & les prisonniers.

LE COMTE DE LORGE, *nuds pieds & avec tous les simptômes de la folie* (1).

O ciel! où suis-je? Mon major! mon major! c'est un brave homme, mon major!

(1) Il fut renfermé près de 40 ans à la Bastille.

UN HOMME DU PEUPLE.

Mon frere! vous êtes avec vos amis, vos concitoyens qui viennent de briſer vos fers & de terminer votre longue captivité. Oubliez tous vos maux & livrez maintenant votre cœur à la joie en chantant avec nous une hymne en l'honneur de la liberté!

LE SECOND CITOYEN.

(HYMNE A LA LIBERTÉ.)

Liberté! Sainte Liberté!
Toi pour qui tout mortel ſoupire,
Regne toujours ſur cet empire
Et fais notre félicité!
Dans le temple de l'eſclavage
Puiſque tu nous rends triomphans
De la bouche de tes enfans
Reçois le plus ſincere hommage!

CHŒUR DU PEUPLE.

Liberté! ſainte liberté! &c.

LE CITOYEN.

Fille du Ciel! vierge chérie!
Dont la main a briſé nos fers
Puiſſes-tu dans tout l'univers
Triompher de la tyrannie!

CHŒUR DU PEUPLE.

Liberté! ſainte liberté! &c.

LE CITOYEN.

Et vous, qui par votre ſuffrage
Dictez des loix à nos tyrans,
Applaudiſſez à notre ouvrage;
Nous ſappons dans ſes fondemens
Le temple affreux de l'eſclavage.
Que vos travaux répondent au courage
D'un peuple qui fera ſa félicité
De répéter d'âge en âge
Vive la nation! vive la liberté!
Vive à jamais la liberté!

CHŒUR GÉNÉRAL DU PEUPLE.

Que vos travaux répondent au courage &c.

(*Le peuple défile en ordre de marche avec tous les prisonniers au ſon des tambours, et d'une muſique triomphante.*)

Nota. De toutes les verſions qu'on a données juſqu'à préſent ſur *la Priſe de la Baſtille*, il ne s'en eſt pas encore trouvé une ſeule, je ne crains pas de le dire, qui ait mérité le ſuffrage univerſel du public ; ce n'eſt pas que je veuille déprimer les ouvrages des hommes eſtimables qui ont traité ce ſujet, mais comme leurs auteurs n'étoient point préſens, ſans doute, à ce ſiége, & que pour en décrire les faits, avec exactitude, il eſt en quelque ſorte néceſſaire d'avoir vu de ſes yeux, on ne doit point du tout s'étonner des contradictions qui ſe rencontrent dans leurs écrits.

Je prie donc le public d'être perſuadé que ma piece n'a point cet inconvénient, qu'elle eſt marquée au contraire au coin de la plus grande vérité ; & pour l'en convaincre encore davantage, je joins ici la copie du certificat des principaux citoyens qui ont combattu devant la Baſtille.

NOUS ſoussignés, *Vainqueurs de la Baſtille*, attestons à tous ceux qu'il appartiendra, que la Pièce de Comédie intitulée : *La Priſe de la Baſtille*,

Bastille, Fait historique, en trois Actes, en prose & mêlée d'Ariettes, par M. PAREIN, l'un des Vainqueurs de cette Forteresse, est de la plus exacte vérité, & que tous les faits & les circonstances qui y sont mis en action, sont entièrement conformes à tout ce qui s'est passé sous nos yeux, tant sur la Place de Grève que pendant le siège de la Bastille; en foi de quoi nous avons signé le présent, pour lui servir & valoir ce que de raison. A Paris, le 8 Janvier 1791.

HULIN, ELIE, HUMBERT, CHOLAT, ARNÉ, MAILLARD, TOURNAI, LAUSIERE, LAREYNIE, PIQUOT, MILLY, CHRÉTIEN, CORCHAND, DEJON *l'aîné*, DEJON *le jeune*, CRUAU, RIBEAUCOUR, PLOYER, DEMARQUE, FOSSARD, GONORD, LAUZIER, GEORGET, RÉOLE, THIRION, LARDIN, SÉNÉCHAL, POIRION, PANNETIER, LAGREY, ADENOT, OUASSE, BEAUDOT, BACHELET, FONTAINE, LAFORIE, DUCASTEL, SANTERRE, SOUBERBIELE, DALICHAMP, LAMANDINIERE, GUEUDIN *fils*, AUBIN, LEGRAS, HOMASSET, LARIBEAU, GRIGAUT, DARENTIERES, BOYER, MANGOURIT, HEBERT, BENOIT, CURTIUS, BENOT, DUBOST, DEGAIN,

BENOIT, CURTIUS, BENOT, DUBOST, DEGAIN, GROLAIRE, SALLÉ, GOUTARD, CROCHOT, FOURNIER, EGRON, MURINE, GUEUDIN *pere*, *Invalide*, BECART *aussi Invalide*, & *plus de deux cents autres qui ont également signé.*

De l'imprimerie de J. B. CHEMIN, rue de la Juiverie, au coin de celle des Marmousets.